

sont pas inouïes, mais aussi qu'elles n'y sont pas communes. Elles sont assez connues pour justifier le récit de l'Exode; elles ne le sont pas assez pour lui ôter son caractère miraculeux.

peuvent affliger l'Égypte et mis sur la même ligne que les guerres civiles et l'insuffisance du débordement du Nil. « Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, » dit-il, etc. Dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3^e édit., p. 101.

CHAPITRE XII.

NEUVIÈME ET DIXIÈME PLAIES. — LES TÉNÈBRES;
L'EXTERMINATION DES PREMIERS-NÉS.

Un fléau non moins terrible que celui des sauterelles lui succéda pour châtier les Égyptiens toujours endurcis.

Il souffle dans le nord de l'Afrique un vent d'une extrême violence, qui est la terreur et le fléau des indigènes. Il porte, selon les pays, des noms différents. En Algérie, on l'appelle le simoun, c'est-à-dire « le poison, » parce que, comme un poison véritable, il allume dans le corps une chaleur intense, capable d'amener la mort¹. Il vient mourir dans le midi de la France, où il se montre encore quelquefois redoutable. Le sirocco d'Italie et le solano d'Espagne ne sont aussi que les contre-coups du simoun africain. En Égypte, les arabes appellent ce vent le *khamsin*². Le mot

¹ Voir une belle description du simoun et de ses ravages, Lucien Du Bois, *Le pôle et l'équateur*, p. 228-231; 2^e édit., 1877, t. II, p. 27-30. — « Le simoun, dit M. Ebeling, est un vent semblable au khamsin, mais propre au désert d'Arabie; il visite la Syrie et la Palestine et souffle pendant tout le temps chaud, non à une époque exactement déterminée, comme le khamsin. » *Das Ausland*, 12 août 1878, p. 636. On peut voir aussi une description du simoun par M. Palgrave, dans l'*Encyclopædia Britannica*, 9^e édit., t. II, p. 248; et dans *L'Orient ancien et moderne pour servir à l'explication des Saintes Écritures, publication mensuelle* de S. Preiswerk, trad. franç., in-8^o, Paris, 1843, t. II, p. 283-292.

² Voir *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1860, p. 72, l'analyse du Mémoire de M. Grégoire, *Du Khamsin*. On peut voir aussi sur le khamsin, Ebeling, *Bilder aus Kairo*, t. II, p. 26-36, ou *Ausland*, 12 août 1878, p. 636-638. Il décrit, p. 637, la tempête terrible de khamsin du 30 avril 1875, qui déracina les acacias et les sycomores, et, p. 638, le khamsin sans vent. H. Brugsch décrit aussi une grande tempête de khamsin, dans *Reiseberichte aus Aegypten*, 1855, p. 59-60.

khamsin signifie « cinquante. » Il est ainsi nommé parce qu'il souffle pendant une période de cinquante jours, vers l'équinoxe du printemps, entre le mois de mars et le mois de mai¹, à des intervalles divers, tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre jours consécutifs, séparés par un calme plus ou moins long. Dans le désert, il soulève des montagnes de sable et ensevelit quelquefois des caravanes entières. Il engloutit ainsi l'armée envoyée par Cambyse contre les Ammoniens : elle disparut, comme si elle avait été noyée dans les flots de l'Océan, sans qu'on en sût d'autres nouvelles².

Les récits des voyageurs, témoins et quelques-uns presque victimes des ravages de ce vent terrible, et ce que nous avons vu nous-même au Caire, nous permettent de nous rendre compte de ce que dut être la neuvième plaie d'É-

¹ M. Olivier Ritt, *Histoire de l'isthme de Suez*, 2^e édit., 1869, p. 168, dans une lettre datée du Kaptara, où est décrit le khamsin pendant qu'il souffle, le 18 février 1860, le fait commencer « vers le 15 février, » mais la saison régulière de ce vent est de la fin de mars au milieu de mai, quoiqu'il souffle parfois aussi accidentellement à la fin de février et au commencement de mars.

² Hérodote, III, 26, édit. Didot, p. 141. — « En 1838, plus de quarante mille pèlerins musulmans étaient campés dans le désert, près du but de leur voyage, lorsque le khamsin se déclina tout à coup, les tentes furent déchirées et jetées au loin, beaucoup de voyageurs furent frappés d'apoplexie et d'autres, déjà fatigués d'une longue route, présentèrent bientôt tous les symptômes cholériques les plus alarmants; ceux qui survécurent précipitèrent leur marche en désordre vers la *Kaaba*, frappés de terreur. » Didot, *Univers pittoresque, Égypte moderne*, III^e partie, p. 96-98. — Des ouragans analogues se produisent aussi en Chine, où on leur donne le nom caractéristique d'« orages de poussière. » Un prêtre de la Mission, M. Armand David, a décrit une tourmente de ce genre : « Pendant deux ou trois jours, le soleil fut complètement obscurci par la poussière, surtout du côté de Tien-Tsing et de Takou, et cette poussière, poussée par un vent impétueux, alla si loin en mer qu'un navire à vapeur se trouva dans la nécessité de suspendre sa marche plus de vingt-quatre heures. » Émile Blanchard, *Les récentes explorations des naturalistes en Chine*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1874, p. 723.

gypte. Les exégètes modernes croient reconnaître dans ce fléau l'instrument providentiel dont Dieu se servit miraculeusement pour frapper les Égyptiens, en l'accompagnant de circonstances surnaturelles et en lui donnant une intensité inouïe jusqu'alors¹.

Le khamsin est un vent du sud-ouest. Il souffle du désert de Libye, les jours où le soleil est le plus ardent. Il s'annonce par une chaleur d'une nature particulière, que connaissent très bien les indigènes et qui commence à les remplir d'effroi. Bientôt un point imperceptible tache au loin l'horizon; il grandit à vue d'œil, et, comme un immense voile qui se déploie, il envahit le ciel tout entier. L'air, d'abord tranquille, s'agite, la tempête se déchaîne, quelquefois des tourbillons se forment et ces cyclones terrestres emportent tout dans leurs cercles gigantesques. Plus souvent, l'ennemi approche sans perturbation sensible de l'air : on dirait une armée d'esprits qui s'avance silencieusement et ne manifeste sa présence que par ses dévastations. Le ciel tout d'un coup se rembrunit, l'espace est rempli de poussière, le disque solaire devient rouge comme le sang, puis livide, tout le firmament pâlit et se colore de teintes violacées et bleuâtres. D'épais nuages de sable fin, rouges comme la flamme d'une fournaise, enveloppent toute l'atmosphère et l'embrasent comme un immense incendie. Ils brûlent tout sur leur passage : ils

¹ Les mots qu'emploient les Septante, Exod., x, 22, *σκότος και γνόφος και θέλας*, pour traduire *הַחֹשֶׁק אֶפְלָח*, *hōšek afelâh* de l'original, sont une allusion au khamsin. — Origène y fait aussi allusion lorsqu'il dit : *Series in Matthæum*, n. 134, Migne, *Patr. gr.*, t. XIII, col. 1784 : « Tenebræ palpabiles in Ægyptum factæ fuerunt tribus diebus non ex solis defectione, sive autem ex eo quod nubes tenebræ concurrerunt in unum, sive quod aer illic tunc spissior factus est. » — Philon, *De vita Mosis, Opera*, édit. 1640, p. 621, parle aussi, à l'occasion de cette plaie, de la tempête ou du tourbillon, *ζώνη*. — Plusieurs commentateurs ont vu des allusions au khamsin dans Osée, XIII, 15; Isaïe, XXI, 4; Jérémie IV, 4, mais ces allusions sont au moins fort douteuses, surtout les deux dernières.

aspirent la sève des arbres, ils boivent l'eau renfermée dans les outres. Lorsque le thermomètre marque de 20 à 25 degrés, le khamsin élève aussitôt la température à 40 et 50 degrés¹. Peu à peu les ténèbres deviennent plus épaisses; bientôt tout est sombre, plus sombre que nos plus noires journées d'hiver, obscurcies par les plus épais brouillards; on ne peut rien distinguer à quelques pas devant soi, on ne peut sortir, on ne peut marcher. Même jusqu'au fond des maisons, impossible d'échapper à cette poussière imperceptible qui pénètre partout, dans les appartements les mieux fermés², dans les vases les mieux couverts³. Elle se dépose sur le visage

¹ « La chaleur augmente de quelques degrés toutes les heures, souvent même de deux degrés en un quart d'heure. La température moyenne est, au dehors, de trente à trente-deux degrés Réaumur [quarante degrés centigrades], sur un thermomètre qui, bien entendu, n'est pas directement exposé au vent; si on le place du côté où le vent souffle, il monte facilement à trente-sept et même à quarante degrés Réaumur [cinquante degrés centigrades]. » A. Ebeling, *Das Ausland*, 12 août 1878, p. 637.

² M. Chiesa, qui nous a donné l'hospitalité à Ismailia, en 1894, nous a dit que, malgré tous les moyens qu'il a employés pour se mettre à l'abri, dans son élégante et confortable maison, il ne peut empêcher la poussière portée par le khamsin de pénétrer jusque dans ses chambres les mieux closes.

³ Les Égyptiens, pour exprimer la subtilité de cette poussière, disent qu'elle peut pénétrer dans un œuf à travers sa coquille. R. Pococke, *A Description of the East*, t. 1, p. 195. — Le khamsin « è si caldo, dit Martini, che toglie il respiro..., è impetuossissimo, talmente che oscura l'aria coll'immensa quantità di sabbia, e d'altre materia che trasporta. La sabbia, e la polvere arruotata per così dire da questo vento si assotiglia in guisa, che dicesi arrivi a penetrare il guscio di un uovo. » Martini, *Vecchio Testamento*, Prima edizione Napoletana, t. II, p. 61. — Le capitaine du petit vapeur *Phila*, sur lequel nous avons remonté le Nil dans les premiers jours de mars 1894, nous a raconté que, quelques jours auparavant, ses passagers n'avaient pu dîner dans le salon du bateau, parce que, malgré tous les moyens qu'on avait employés pour fermer hermétiquement toutes les ouvertures, la poussière apportée par le khamsin pénétrait partout et couvrait plats, verres et assiettes. — Voir une tempête de sable représentée dans Massaja, *I miei trenta cinque anni di missione*, Rome, 1885, t. II, figure de la p. 53.

comme un masque enflammé, elle s'insinue dans les narines et dans la bouche; chargée de molécules sulfureuses, elle produit dans tout l'organisme une irritation violente, et atteignant jusqu'aux poumons qu'elle brûle, elle peut en arrêter le mouvement et occasionner la mort. La respiration est courte et pénible, la peau se dessèche et se crispe, la transpiration s'arrête, le sang afflue à la tête et à la poitrine, on est plongé dans une prostration profonde, on se sent impuissant et désarmé contre un si terrible ennemi. Le chameau se jette à terre et enfonce le nez dans le sable, les animaux se cachent, les hommes s'enveloppent la tête d'un pan de leur manteau, ils abandonnent leurs huttes ou leurs tentes, ils descendent dans les souterrains, dans les puits et dans les tombeaux, où ils sont comme « enchaînés par les ténèbres¹; » les rues sont désertes², partout sur la terre et dans l'air, règne un silence profond, comme si la vie avait disparu du monde sous le souffle mortel du khamsin. On est réellement plongé dans une atmosphère ou une mer de sable brûlant, de sorte que les ténèbres qui vous enveloppent sont véritablement des ténèbres palpables³.

Si tels sont les effets d'un violent khamsin, que durent-ils être le jour où ce fléau redoutable, déchaîné par la colère divine contre les Égyptiens endurcis, exerça ses ravages avec une intensité miraculeuse⁴? Le récit de l'Exode ne mentionne qu'un petit nombre de circonstances de cette plaie : la manière surnaturelle dont elle commence quand

¹ Sap., XVII, 2.

² Les rues étroites des villes sont fréquentées cependant par des indigènes, mais non par les Européens, dans les tempêtes ordinaires de khamsin. A. Ebeling, *Das Ausland*, 12 août 1878, p. 637.

³ Exod., X, 21.

⁴ « Lorsque le vent du désert, dit M. l'abbé Drioux, *Bible*, t. 1, p. 181, souffle dans la saison des grandes chaleurs, il obscurcit l'air et on se trouve comme plongé dans les ténèbres. Mais ces ténèbres ne sont rien comparativement à celles qui couvrirent alors l'Égypte pendant trois jours. »

Moïse étend sa main, sur l'ordre de Jéhovah; l'épaisseur de ces ténèbres palpables, durant trois jours¹, dans toute l'Égypte; l'impossibilité des habitants de se reconnaître les uns les autres et de se mouvoir de place; l'exemption merveilleuse du pays de Gessen, qui continue à jouir de la lumière du jour. L'excès de chaleur qui dut accompagner ces ténèbres est passé sous silence, sans doute parce que l'auteur sacré voulait faire ressortir avant tout le caractère symbolique de ce nouveau châtiment, image frappante de l'aveuglement du Pharaon, de la colère de Dieu contre ce dernier, de sa grâce sur les enfants d'Israël.

La terreur causée par ce fléau à Ménéphthah, qui s'empressa de faire de nouvelles concessions à Moïse, et qui n'aurait point été effrayé par une tempête ordinaire de khamsin, nous montre assez qu'elle en avait été la rigueur et la nature tout à fait extraordinaire. L'auteur du livre de la Sagesse nous en a décrit plus longuement les horreurs²: il nous montre les Égyptiens « captifs des ténèbres³, » cette image du deuil et de la mort dans leur symbolique; se retirant dans les endroits les plus cachés⁴; se couchant, comme le font encore aujourd'hui les indigènes, pour échapper au fléau⁵, et refusant de voir et de respirer l'air que cependant

¹ Le khamsin peut souffler plusieurs jours consécutifs, mais il ne dure d'ordinaire, que douze heures au plus, car il ne souffle pas la nuit. A. Ebeling, *Der Chamsin* dans *Das Ausland*, 12 août 1878, p. 637.

² Sap., xvii; xviii, 1-4.

³ Sap., xvii, 2, δέσμοι σκότους.

⁴ Sap., xvii, 4, μυχός. La plupart des détails donnés par l'auteur de la *Sagesse* ont fait le tourment des interprètes, avant que l'Égypte fût bien connue. Pourquoi se retirer dans les lieux les plus cachés et les plus ténébreux, où l'on était poursuivi par les spectres, pour fuir les ténèbres? Nous avons vu plus haut pourquoi, p. 345.

⁵ Sap., xvii, 2, ἔκρυτο. Les exégètes avaient cherché à atténuer cette expression. « Κεῖσθαι signifie ici, comme souvent dans Homère, être inactif, sans force, » dit W. Grimm, *Commentar über das Buch der Weis-*

on ne peut fuir¹. Il parle aussi du bûcher embrasé dans lequel ils étaient plongés comme des criminels condamnés au feu et qui brûlait de lui-même, en les remplissant d'effroi².

Ces coups si nombreux et si violents, frappés par la Providence, n'avaient pu cependant triompher encore de l'endurcissement du Pharaon et de ses sujets. Le moment était venu où il fallait vaincre cette résistance opiniâtre: en une seule nuit, Dieu fit mourir tous les premiers-nés d'Égypte, « depuis le premier-né du Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive qui était enfermée en prison, et au premier-né des animaux, de sorte qu'il n'y eut pas de maison où il ne se trouvât un mort³. » Ce fut la dixième et dernière plaie.

Il est évident qu'il s'agit ici d'un miracle tout à fait extraordinaire, qui ne peut rien avoir d'analogue dans l'his-

heit, p. 346. Il faut prendre le mot « se coucher » à la lettre. Philon avait dit aussi, dans la *Vie de Moïse*, que les Égyptiens étaient restés couchés pendant les trois jours de ténèbres: Ὀὐκ ἐξάνεστη οὐδαίς ἐκ τῆς κοίτης αὐτοῦ τρεῖς ἡμέρας.

¹ Sap., xvii, 9. Le passage, qui devient si clair après ce qui a été dit plus haut, a été mal compris par la plupart des interprètes. « Voir l'air, dit Calmet, *in h. l.*, se prend pour jouir de la vie. » Il faut encore ici entendre les mots dans leur sens littéral.

² C'est ainsi qu'il nous semble que doit être compris Sap., xvii, 6, αὐτομάτη πύρα φόβου πλήρης, selon le sens ordinaire du mot πύρα. Les commentateurs ne pouvant s'imaginer que l'Égypte eût été transformée en une sorte de bûcher ou de fournaise, atténuèrent encore le sens de *bûcher* en celui de *feu*. « Πύρα, dit M. W. Grimm, *Commentar über das Buch der Weisheit*, p. 348, signifie ordinairement bûcher, mais ici *feu* seulement. » La chaleur du khamsin, dit avec raison Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. 1, p. 55, « est portée à un point si excessif, qu'il est difficile de s'en faire une idée sans l'avoir éprouvée, mais on peut comparer l'impression à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four banal quand on tire le pain. »

³ Exod., xii, 29-30.

toire d'Égypte. L'ange exterminateur put se servir de la peste, comme de tout autre moyen approprié au but de Dieu, pour frapper les premiers-nés des Égyptiens¹, mais aucune peste naturelle ne peut l'expliquer, quoi qu'aient prétendu certains rationalistes.

Nous devons seulement rechercher si nous ne rencontrons rien dans les documents indigènes qui puisse confirmer le récit de Moïse. Or voici ce que nous lisons dans Chabas : « Nous trouvons sur un monument du Musée de Berlin, décrit par M. Brugsch², le souvenir de l'existence d'un fils de Ménéptah I^{er}, qui serait mort avant son père, comme celui de l'Exode³. » M. Lauth nous donne des renseignements encore plus précis et plus complets à ce sujet : « Le Pharaon qui régnait en Égypte, quand Moïse revint de Madian, ne peut être que Ménéptah. Cela admis, nous devons arrêter notre attention sur une statue colossale de Ménéptah, maintenant au Musée de Berlin, où est représenté son « fils aîné, prince royal, associé à l'empire comme « le montre l'uræus qui est sur sa tête, — le chanfre qu'il « aime, le fils qu'il aime, qui incline le cœur de son seigneur, qui l'a engendré, le basilicogrammate, le chef des « archers, le prince Ménéptah. » Il portait donc le même nom que son père. Il est représenté adorant « Sutech, le « grand dieu, le seigneur du ciel, » et en même temps comme « khuma⁴, » c'est-à-dire, « justifié » ou « bienheureux. » Ce n'est pas être trop crédule, continue M. Lauth, que de voir dans ce jeune prince, mort avant son père, dont le frère cadet, Séthos, succéda à Ménéptah, ce fils du pharaon

¹ Voir plus haut, p. 311, la citation de la *Bible* d'Allioli.

² Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 175.

³ Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la xix^e dynastie*, p. 159. Cf. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 88-89, 528.

⁴ *Ou ma heru*, « juste de voix », comme on lit communément.

dont parle l'Exode, iv, 23 : « Je ferai mourir ton fils aîné, « parce que tu refuses de laisser partir mon fils aîné, » Israël, pris collectivement. Cette menace fut exécutée, d'après l'Exode, xi, 5, qui ajoute cette particularité, « le fils aîné du « Pharaon, qui était assis sur son trône, « détail par lequel est manifestement indiquée la dignité de *Repâ-séps* [*Erpâ-sépes*], ou d'associé à l'empire, comme nous l'avons vu plus haut¹. »

¹ Lauth, *Aus altägyptischer Zeit. Pharaon, Moses und Exodus*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 25 juillet 1875, *Beilage*, p. 3248.